

Analogie et littéralité à la lumière de la traduction

JEAN-RENÉ LADMIRAL
Université de Paris-X

Résumé: Polysémiques et "indéfinissables", les concepts d'analogie et de traduction peuvent s'éclairer l'un par l'autre. Alors que le littéralisme étroit des "sourciers" s'en tient à une analogie formelle mimant les signifiants du texte original, la raison "cibliste" travaille à une analogie substantielle entre la plénitude des effets mis en œuvre par l'original et sa traduction. En règle générale, le traducteur est confronté au théorème de dichotomie dans la mesure où il devra choisir entre deux (ou plus) solutions approximatives, puisqu'aussi bien il lui faut faire son deuil d'une identité exacte avec l'original. S'ensuivent quelques applications concrètes (et plusieurs principes).

Mots-clés: traduction, traductologie, sourcier, cibliste, analogie

Abstract: The concepts of analogy and translation, which are polysemous and "indefinable", can elucidate one another. While the strict literalism of the *sourcerers* ("sourciers") limits itself to a formal analogy imitating the signifiers of the original text, the *targeteers'* ("ciblistes") approach seeks to find a substantial analogy between the fullness of the effects brought into play by the original work and its translation. As a general rule, the translator is confronted to the dichotomy theorem ("théorème de dichotomie") insofar as he/she will have to choose between two (or more) approximate solutions, since he must also forgo, as in mourning, a perfect replica of the identity of the original work. There follows from this analysis a number of practical applications (and several principles).

Keywords: translation studies, translatology, *sourcier*, *cibliste*, analogy

à André Clas

1. Prolégomènes

Comme l'a noté Philippe Monneret, le concept d'*analogie* a une forte amplitude sémantique et une grande profondeur de champ historique. Cela va de pair avec une polysémie *interdisciplinaire* de ce concept.

Pour moi, l'analogie est au départ un concept *philosophique*. On peut penser notamment à la problématique particulière de la *mimésis* dans

le domaine esthétique. Surtout: il y a la fameuse théorie de l'analogie développée au sein de la scolastique, à laquelle Heidegger fait écho. J'évoquerai aussi les Analogies de l'expérience que Kant thématise dans la *Critique de la raison pure*. En restant dans le domaine de la philosophie, il y aurait encore beaucoup à dire; mais tel n'est pas, ici, mon propos.

Par ailleurs, l'analogie est aussi un concept *mathématique*. Dès l'Antiquité, Euclide définit l'analogie comme "l'identité de rapports entre les éléments de deux structures". Dans la perspective qui nous occupe, je serai porté à y voir comme une anticipation de l'idée de moyenne proportionnelle qu'évoque Ferdinand de Saussure dans son *Cours de linguistique générale*. Ce concept d'analogie d'esprit mathématique a été repris ensuite par Aristote dans l'*Éthique à Nicomaque*; et nous voilà de retour en philosophie.

Mais le plus marquant peut-être, c'est de ne pas oublier que l'analogie est aussi un paradigme d'intelligibilité au sein de la tradition *théologique*. Au demeurant, l'horizon théologique présente un intérêt inattendu en matière traductologique, outre son importance fondamentale en soi.

Il n'est pas jusques dans le domaine *juridique* où l'analogie n'ait sa place. C'est particulièrement le cas dans le Droit musulman, où le texte canonique du Coran fournit le socle à partir duquel sont développées les analogies d'une jurisprudence spécifique. Ainsi une femme peut fréquenter les hommes, s'ils sont de sa parenté. D'une façon générale, les juristes pratiquent beaucoup l'analogie; mais les juristes de l'Islam encore beaucoup plus que les autres.

Quoi qu'il en soit de toute cette profusion conceptuelle que je n'ai fait que survoler allusivement et partiellement, ce qui nous intéresse ici plus directement, c'est l'utilisation du concept d'analogie en *sciences du langage*. Au reste, la linguistique contracte un "mariage orageux" avec la psychologie cognitive dans les réflexions contemporaines que développent un Emmanuel Sander et un Philippe Monneret. Quant à moi, j'entends pour l'heure faire travailler le concept d'analogie en traductologie et je vais donc me hasarder à ouvrir un nouveau chantier au concept d'analogie. C'est une façon de rester dans le cadre des sciences du langage, sous la forme de l'une des modalités de ce qu'on appelle

(appelait ?) la Linguistique Appliquée – et ce, même si cette dernière catégorie fait problème.¹

Je me trouve ainsi en position d'ouvrir un nouveau chantier au concept d'analogie en l'annexant dans le champ d'études de la traductologie. Cela revient à revisiter l'une des deux problématiques fondamentales touchant la traduction. D'une part: il y aurait le problème de l'*intraduisible* que je ne fais ici que mentionner en passant.² D'autre part – et c'est ce dont je vais être amené à traiter – il y a la question immémoriale du *littéralisme* en traduction.³ Ce qui est en cause, c'est l'opposition entre les deux concepts de *sourciers* et de *ciblistes* que j'ai proposés et qui ont eu un écho bien plus important que je ne l'aurais cru. En un mot: les sourciers s'attachent au *signifiant* de la *langue* et font une fixation sur la langue-*source*; alors que les ciblistes prennent en compte le *sens*, voire l'"effet", de la *parole* (sens saussurien du terme) c'est-à-dire du texte, en mettant en œuvre les ressources propres à la langue-*cible*.

On aura noté que la polysémie du concept d'analogie et l'interdisciplinarité qu'il convoque tendent à en faire un concept flou. Cela pourra sembler être une faiblesse, au regard d'un purisme terminologique, voire d'un certain puritanisme épistémologique... Mais, pour ma part, je suis enclin à reconnaître un côté positif au flou, dans la mesure où il peut lui revenir une fonction heuristique. Parallèlement, la traduction elle-même est susceptible de revêtir des significations multiples et de désigner bien des choses. Au demeurant, il m'a semblé que le spectre de la traduction hantait un peu le colloque de Grenade, d'une façon plus ou moins explicite. Le croisement de ces deux idées conduit à surmonter le flou du concept d'analogie et la dimension quasiment illimitée de la traduction: en sorte que cela débouche sur une problématique spécifique, qui est ce dont j'entends traiter ici. Au bout du compte, le couple d'opposition sourcier vs. cibliste en vient à désigner

¹ Je ne reviens pas ici sur le statut «épistémologique» du concept de Linguistique Appliquée, dont j'ai traité en diverses occasions et notamment dans mon ouvrage *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction*, Paris: Les Belles Lettres, 2015 (coll. «Traductologiques»), p. 164 sqq. C'est la deuxième édition du livre, qui reprend à très peu de choses la première édition, de 2014.

² Il y a là ce que j'ai appelé une «objection préjudicielle» à la traduction, que j'ai thématiquée en réponse aux travaux de Georges Mounin, dans mon livre *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris: Gallimard, 1994 (coll. «Tel»), p. 85-114.

³ Je me suis attaché à faire le bilan de cette problématique fondamentale, en réponse aux polémiques dont elle avait fourni l'occasion, dans le livre que je viens de publier: *Sourcier ou cibliste, op. cit.* Je n'en reprendrai ici que très succinctement ce qui est en rapport direct avec l'objet de la présente étude.

deux figures antithétiques de l'analogie, dont la pertinence va bien au-delà des problèmes de la traduction.

Je voudrais indiquer maintenant ce qui tiendra lieu de plan pour la présente étude, qui comportera cinq parties. Au terme de ces quelques *prolégomènes* que je viens d'évoquer, je proposerai deux *axiomes*. Cela ne va pas sans *corollaires*, et me permettra de dégager ensuite un *théorème* traductologique, avant d'esquisser quelques *scolies* programmatiques.

2. Deux axiomes

Mon premier principe consiste à inverser l'ordre naturellement attendu. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, je dirai que ce n'est pas la traduction qui est une figure de l'analogie, un cas particulier de cette dernière. Je renverserai l'ordre de la prédication, en posant que c'est la traduction elle-même qui nous fournit un *paradigme de l'analogie*. Dès lors qu'on se ressouvient de l'étymologie du concept d'*axiome*, on sait qu'il renvoie à un principe d'évidence. Le principe qui vient d'être énoncé est donc un axiome *a contrario*, dans la mesure où il prend à contre-pied ce qui semblait aller de soi.

La traduction est une figure de l'analogie pour autant qu'elle met en jeu une dialectique de l'identité et de la similarité. Je dis bien: de l'*identité* et de la similarité - et non pas de la contiguïté et de la similarité, qui constituent le couple-phare de la linguistique analogique à laquelle contribuent les travaux de Philippe Monneret.⁴ A ce propos, il n'est sans doute pas illégitime de faire le lien avec le couple canonique que forment la métonymie et la métaphore. En outre, on sera fondé à se remémorer les "associations d'idées" qui représentaient les trois opérateurs de l'associationnisme. Quoi qu'il en soit, le binôme identité et similarité, que je propose pour conceptualiser la traduction, reste pour ainsi dire analogue à... l'analogie.

Le moindre paradoxe n'est pas d'identifier la traduction et l'analogie, qui ont en commun leur caractère flou et indéfini, et de prétendre les éclairer l'une par l'autre. De fait, on a affaire là à deux *concepts inassignables*. Je ferai porter mon argumentation essentiellement

⁴ Voir six livraisons parues de *Cahiers de linguistique analogique* publiés par l'Université de Dijon à l'initiative de Philippe Monneret.

sur la traduction dont j'ai déjà indiqué en maintes occasions combien la démarche d'en apporter la définition reste foncièrement aporétique.⁵

Pour définir ce que c'est que la traduction, on a souvent recours au concept d'*équivalence*. On dit que la démarche de traduire consiste à produire un texte-cible (Tt) qui soit équivalent au texte-source (To); et on précise que ce texte cible devra être sémantiquement équivalent, stylistiquement équivalent, rhétoriquement équivalent, pragmatiquement équivalent, culturellement équivalent, etc. ! A bien y regarder, il apparaît que le concept d'équivalence est totalement tautologique par rapport au concept de traduction. En somme, cette "définition" revient à dire: la traduction est une traduction ! et on assortit cette tautologie d'une cascade d'adverbes pour en masquer l'inanité. Qui ne voit que cette accumulation de modalités adverbiales n'est que le cache-sexe d'un trou sémantique ? comme je me suis permis de l'écrire il y a peu.⁶

Ne pourrait-on pas dire un peu la même chose de l'analogie ? Plusieurs définitions pourront en être données. Mais elles semblent prisonnières d'un dilemme, lui-même aporétique: soit elles seront précises, mais elles n'embrasseront pas toutes les acceptions du concept; soit elles seront assez larges, mais elles ne cerneront pas la spécificité du concept. Dans les termes – indépassables – de la scolastique aristotélothomiste, elles manqueront à la tâche d'une bonne définition qui est de convenir "à tout le défini et au seul défini".

Pour en revenir à la traduction, et dès lors qu'il aura donc été fait litière de l'idée fallacieuse d'équivalence, il affleure une illusion tacite et impensée qui voudrait que certains conçussent subrepticement la traduction en termes d'*identité*. C'est ainsi que les sourciers seront portés à critiquer certaines traductions au nom du fait, pourtant inévitable, qu'elle s'écarte de l'original. On pourra se contenter pour toute réponse de rappeler un *incipit* imparable du regretté Mounin, dont le bon sens nous rappelle que "tous les arguments contre la traduction se résument en un seul: elle n'est pas l'original" !⁷

Entre la tautologie de l'équivalence et le contresens de l'identité, la conceptualisation de la traduction nous échappe, un peu comme une savonnette mouillée sous la douche... Sans entrer dans le détail, je

⁵ D'une façon générale, j'ai abordé cette question aporétique de la définition de l'idée de traduction en plusieurs occasions, cf. notamment *Traduire: théorèmes pour la traduction*, *op.cit.*, p. XVIII sq.

⁶ *Sourcier ou cibliste*, *op. cit.*, p. 90.

⁷ Georges Mounin, *Les Belles infidèles* (1955), rééd. Presses Universitaires de Lille, 1994 (coll. «Étude de la traduction»), p. 13.

reprendrai une idée que j'emprunte à l'axiomatique, c'est-à-dire à la philosophie des mathématiques. Pour aller vite: la géométrie peut être formalisée comme une "théorie hypothético-déductive", qui enchaîne les théorèmes, déduits les uns des autres à partir des démonstrations qui constituent ces "longues chaînes de raison" dont parle Descartes. Mais toute cette construction formelle repose sur des "définitions", des axiomes et des postulats qui restent indémontrés et dont les termes ne sont pas définis autrement que par ces trois sortes de principes qui en font usage. La rigueur axiomatique fera donc précéder la construction hypothético-déductive de la liste de ces quelques termes qui ne sont définis que par l'énoncé des définitions, axiomes et postulats, eux-mêmes thématiques comme des "fonctions propositionnelles": ces termes constituent les *indéfinissables du système*. Il semblerait qu'il y en ait en quelque sorte des équivalents dans le langage, un peu comme dans ces systèmes formels. Sauf à mettre en branle le mouvement circulaire sans limite d'un travail définitoire sans fin qui ne cesse de renvoyer les uns aux autres les items qu'il prétend définir, mais sur lesquels il ne peut pas prendre appui. Pour tout dire, j'en suis venu à l'idée que la traduction fonctionne paradoxalement comme un indéfinissable du système.

Autrement dit: l'idée de traduction est ce que j'appellerai un *concept premier*, comme il y a des nombres premiers. Concrètement, on ne parvient pas vraiment à définir la traduction, parce que c'est précisément sur elle qu'il faudra faire fond pour définir d'autres concepts. C'est du moins la thèse que je crois pouvoir défendre. J'incline à penser qu'il en va de même pour l'analogie; mais je resterai très prudent dans la mesure où, dans cette affaire, je m'aventure sur un terrain qui ne m'est pas encore très familier.

S'agissant de la traduction, il y aurait bien quand même des définitions – qui n'en sont pas, qui n'en sont pas vraiment. C'est ce que j'appelle des *définitions réelles*. Une première version est une sorte de définition "pour enfants", du genre: à quoi ça sert ? ça sert à faire ça. C'est une telle définition que j'avais donnée dans mon premier livre: une traduction, consiste "à nous dispenser de la lecture du texte original"⁸. Mais il est bien clair qu'une telle définition pragmatique ou "instrumentale" est une non-définition. Une autre version correspond à ce que j'appelle des *définitions déictiques*, qui pointent vers leur objet, sans le définir à proprement parler. C'est ainsi qu'un Gideon Toury définit la traduction par ce qu'une certaine culture à un moment historique donné

⁸ Jean-René Ladmiral, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, op.cit., p. 15.

appelle traduction.⁹ Il n'est pas moins clair qu'une telle monstration ensembliste de ce qu'elle prétend définir est aussi une non-définition.

Il reste qu'il y a une différence entre traduction et analogie, à savoir: que la traduction est foncièrement une *pratique*. Aussi le discours théorique de la traductologie s'autorise-t-il essentiellement de la pratique traduisante. Quelle crédibilité accorder à un traductologue qui ne serait pas en même temps (ou n'aurait pas été) traducteur lui-même ? Il n'en va pas de même de l'analogie, qui reste la *conceptualisation* d'un état de fait. On ne saurait reprocher à un "analogiste" de n'avoir pas été "analoguant" ! Dans le cadre du couple des concepts qui nous occupent, il revient à la traduction le privilège de constituer ce que j'appellerai un *socle ontologique de réalité*. C'est encore une raison de plus qui m'amène en l'occurrence à penser l'analogie à partir de la traduction.

De fait, des concepts comme l'équivalence, l'analogie, l'identité et beaucoup d'autres ont un mode d'existence idéal (*ens rationis*), avec d'éventuelles illustrations partielles à titre d'exemples. En revanche, mon premier axiome a posé que la traduction est un "concept premier" qui nous fournit un *paradigme réel* de l'analogie. Dans le prolongement de cette même logique, mon deuxième axiome ira à thématiser l'analogie dans une perspective traductologique: il s'agira plus spécifiquement de conceptualiser l'analogie à la lumière de la problématique du *littéralisme* en traduction. On retrouve donc l'opposition entre ces deux figures antithétiques de la traduction que constituent *sourciers* et *ciblistes*: lesquelles peuvent nous fournir à leur tour deux figures antithétiques de l'analogie.

Pour ce faire, je m'inspire assez librement du grand linguiste danois Louis Hjelmslev, qui relève de ce qui est à mes yeux le "premier âge de la linguistique"¹⁰. Ce n'est pas une critique de ma part, pour autant que j'entends qualifier ainsi la linguistique descriptive, structurale et fonctionnelle, qui satisfait à l'ambition nécessaire de prendre en compte la langue dans son ensemble et qui, plus concrètement, nous apporte les items conceptuels d'un étiquetage des réalités linguistiques sur lesquels peut faire fond la traductologie, voire la traduction elle-même. Dans cet esprit, je distinguerai deux modalités de l'analogie: l'analogie formelle et l'analogie substantielle.

⁹ Cf. *In Search of a Theory of Translation*, Tel-Aviv: The Porter Institute for Politics and Semiotics, 1980.

¹⁰ Cf. Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. A.-M. Léonard et alii, Paris: Minuit, 1968 (coll. Arguments, n°35).

L'*analogie formelle* se situe au niveau de ce qui, chez Hjelmslev, correspond à la forme de l'expression. On serait plutôt du côté d'une contiguïté (?) analogique du signifiant et donc dans la perspective des sourciers. L'*analogie substantielle* renvoie, en termes hjelmsleviens, à la substance du contenu: ce qui correspond à la logique cibliste d'une prise en compte du sens mis en œuvre dans le texte à traduire et des divers effets (sémantiques, stylistiques, pragmatiques, etc.) qu'il induit. Sans doute est-on là plutôt du côté d'une similarité analogique du contenu. Au reste, on notera que, dans le carré conceptuel de Hjelmslev (substance/forme + expression/contenu), j'ai repris les deux concepts qui renvoient aux niveaux de réalité qu'il distingue (substance/forme), plus expressément qu'aux réalités matérielles qu'il désigne (expression/contenu); mais, concrètement, l'analogie formelle renvoie surtout à la forme de l'*expression* (signifiant), alors que l'analogie substantielle correspond plutôt à la substance du *contenu*.

A cet égard, le terme de substance est intéressant dans la mesure où, au-delà de sa définition spécifique dans le cadre de la théorie de Hjelmslev, le concept de substance signifie aussi l'idée de substrat, frappé d'une certaine inévidance: le substrat, il est "en dessous" et plus ou moins caché. On pourra en rapprocher le concept de *structure profonde*, emprunté aux grammaires génératives et transformationnelles. Ce qui fait l'objet de la traduction, c'est le texte-source en tant qu'il apparaît soutenu par une structure profonde qui fait fond sur la substance du contenu. L'analogie de la substance est l'objet de la traduction.

3. Corollaires

Il résulte de tout ce qui précède qu'il y a lieu de faire la *critique du littéralisme* sourcier. C'est du moins la position que je défends depuis plusieurs années. Il est bien clair qu'il y a là matière à de nombreux développements, auxquels j'ai consacré tout un ensemble de publications et notamment mon dernier livre.¹¹ Mais cela excède les limites de la présente étude. Je me contenterai ici d'évoquer un exemple tout simple et un principe général.

Par exemple: la formulation *behind his back* en anglais ne serait traduite littéralement en français par "*derrière son dos" qu'au prix d'un contresens, puisque cette traduction (fautive) introduit une connotation sournoise de tromperie, qui n'est pas dans l'original. La bonne traduction

¹¹ Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste*, op. cit.

est tout simplement: *derrière lui*. Dans la foulée d'une critique de l'illusion sourcière, il y aurait lieu de mettre en cause une erreur méthodologique fondamentale consistant à réduire la traduction, qui est une pratique *sui generis*, à l'application hors contexte des informations accumulées par la linguistique contrastive (*context-free*). Sourciers et contrastivistes se rejoignent dans l'erreur et la méconnaissance de ce qu'est réellement la traduction. Ce sont les deux versants d'une même illusion qui procède de l'analogie formelle et fait l'impasse sur le contenu qu'il convenait proprement de traduire. Sans parler du privilège excessif accordé aux langues qui en elles-mêmes feraient figure d'en-soi. Je pourrais illustrer cette double critique sous la forme du "schéma transformationnel de la traduction", à mes yeux caricatural, qu'il m'arrive d'évoquer *a contrario*¹²

Plus fondamentalement l'option fallacieuse du littéralisme conduit à envisager un problème de principe relevant de la linguistique. Dans la réalité de la pratique culturelle, sociale et historique de la traduction que nous connaissons, il s'est agi presque exclusivement de traduction entre des textes rédigés dans des langues indo-européennes. Autrement dit, ces traductions ont pu se soutenir d'un cousinage linguistique (et culturel): quand par exemple on traduit de l'italien, de l'allemand, de l'anglais... ou encore des "langues anciennes", les bases linguistiques sont comparables. Ainsi aura-t-on à peu de choses près les mêmes catégories ou "parties du discours", à savoir: des noms et des verbes, des adjectifs, des adverbes, souvent des articles, etc. Partant de tels cousinages idiomatiques, on pourra s'imaginer et s'illusionner sur le fait qu'il serait possible de prendre appui sur ces homologues morphologiques, syntaxiques, lexico-sémantiques... pour proposer des traductions relativement littérales.

Évidemment, la position sourcière est mise en difficulté à partir du moment où on travaille sur des langues "lointaines" – au sens d'une distance interlinguistique, et non pas tant géographique ou socio-culturelle – comme le chinois, l'arabe, l'hébreu, etc. Ces langues ont un fonctionnement très différent de nos langues. Corollairement, la traduction n'est plus en mesure de recourir à l'analogie formelle du signifiant (à

¹² Je ne peux pas reprendre ici l'opposition que j'établis en général entre le schéma transformationnel de la traduction et le schéma du *salto mortale* de la déverbalisation. Je dois me contenter de renvoyer aux études que j'ai publiées sur la question: «Dichotomies traductologiques», in *La Linguistique*, vol. 40 = 2004, fascicule 1, p. 25-49 ainsi que «Le "salto mortale" de la déverbalisation», in Hannelore Lee-Jahnke (dir.), *Processus et cheminements en traduction et interprétation = Meta*. Journal des traducteurs, vol. 50/n° 2, avril 2005, p. 473-487. *Cahiers du sud*

supposer qu'elle l'ait jamais pu). Du coup, on est nécessairement renvoyé à l'obligation d'adopter une position résolument cibliste. En fait, on ne traduit pas la langue mais la parole: on traduit ce qui est dit (ou écrit) par un locuteur ou un auteur. Bien plus, on ne traduit pas tant le texte lui-même que les effets qu'il est censé induire: effets de sens et effets stylistiques, effets littéraires et même poétiques... jusques aux effets comiques.

Mais il faut bien admettre que cela implique le passage par la *subjectivité* du traducteur, de sorte qu'il va falloir en assumer les conséquences et les risques. Pour reprendre une de mes formules que j'affectionne: on ne traduit pas ce qui est écrit, on traduit ce qu'on pense qu'a pu penser celui qui a écrit ce qu'il a écrit quand il l'a écrit¹³. On ne peut pas faire plus simple ! Comme je me plais à le dire: à l'instar du facteur du film hollywoodien, la subjectivité du traducteur frappe deux fois (*The Postman Always Rings Twice*), lors de la phase (I) de lecture-interprétation du texte-source (To) et, au terme du *salto mortale*, lors de la phase (II) de réexpression du texte-cible (Tt).

En somme, je tiens qu'il convient de se défier des tentations de l'analogie formelle auxquelles tendent à céder les sourciers qu'étaient mes amis personnels et adversaires théoriques, comme le regretté Antoine Berman et le non moins regretté Henri Meschonnic. Au lieu de cela, je maintiens qu'on devra privilégier l'analogie substantielle du contenu qui correspond à la position cibliste.

4. Un théorème

J'en viens maintenant à la pratique traduisante dont, encore une fois, devrait s'autoriser tout discours traductologique. Dans cet esprit, j'entends illustrer d'un exemple un théorème fondamental de ma traductologie: le *théorème de dichotomie*¹⁴. Il est assez rare qu'on trouve l'équivalent-cible d'une "traduction directe" pour chaque item-source à traduire: on sera donc obligé de faire un choix entre deux "traductions obliques", proposant l'une et l'autre des équivalents plus ou moins approximatifs. Un exemple trivial: l'anglais-source *you* n'ayant pas de correspondant entièrement identique en français-cible, il faudra choisir entre "tu" ou "vous". A des niveaux plus sophistiqués, le traducteur se trouvera confronté à la

¹³ Jean-René LADMIRAL & Edmond Marc LIPIANSKY, *La Communication interculturelle* (1989), rééd. Paris: Les Belles Lettres, 2015 (coll. «Traductologiques»), p. 53.

¹⁴ Jean-René LADMIRAL, «Le prisme interculturel de la traduction», in *Traduire la culture = Palimpsestes*, n°11 (1998), p. 15-30, *speciatim*, p. 21 sq.

nécessité d'opérer un arbitrage au sein de ces alternatives dichotomiques que constituent les couples d'opposition surtraduction/sous-traduction, terminologisation /idiomatization, transparence /dissimilation, etc.

La seule émission de télévision que je supporte (au sens français du terme !) et que je regarde (visionne ?) régulièrement est une émission hebdomadaire de géopolitique qui passe sur la chaîne franco-allemande Arte. Le média télévisuel se prête en effet excellemment à la matière traitée, puisqu'il permet de varier les échelles, de recourir à des colorisations différentielles multiples, d'échapper aux distorsions qu'inflige à la cartographie le support plane auquel elle est normalement astreinte, en adoptant des angles de vue différents et mouvants qui prennent en compte le volume de la Terre et font par exemple apparaître la pluralité des itinéraires possibles... Les gauchissements idéologiques plus ou moins subliminaux auxquels se croit autorisé son animateur (Jean-Christophe Victor) ne laissent pas de m'agacer, mais l'émission ne dure que dix minutes (ce qui est supportable) et les cartes, elles, ne mentent pas (comme la terre...). Le titre original, français, de l'émission est "Le dessous des cartes".

Cet intitulé a été traduit en allemand par "Mit offenen Karten", ce qui est une excellente traduction. On a là en effet un très bon exemple de *dissimilation*, où il ne reste rien des signifiants de l'original (sauf bien sûr le concept de cartes, quand même !). Qui plus est, le "matériel" métaphorique est de sens opposé: le français-source connote la volonté de démasquer quelque chose de caché, alors que l'allemand-cible affiche honnêteté et transparence. Au(x) terme(s) de ces deux sémantismes linguistiques différents et même opposés, c'est bien la même signification pragmatique qui est mise en œuvre, débouchant sur une bonne traduction, bien dissimulée, c'est-à-dire cibliste.

C'est un peu l'équivalent de l'équation interlinguistique, franco-allemande encore, qui veut qu'on traduise le français "Danger de mort" par l'allemand "*Lebensgefahr*" (danger pour la vie). Dans ce dernier cas, l'opposition sémantique porte sur l'objet du risque lui-même. Pour l'intitulé de l'émission géopolitique mentionnée, l'opposition des connotations sémantiques mises en jeu portent sur les attentes idéologiques implicites qui y sont attachées: l'une relevant du soupçon critique, l'autre procédant de l'exigence démocratique de transparence.

A cela vient s'ajouter le fait qu'on a dans les deux cas des *phraséologismes* courants dans chacune des deux langues; en sorte qu'on peut y voir un cas d'école pour les apprentis traducteurs. Mais, pour moi, ce dernier point n'est pas le plus important: il n'est pas nécessaire qu'une

traduction remplace chaque phraséologisme-source par un phraséologisme-cible. Surtout, il est relativement rare que l'on trouve des équivalents réellement satisfaisants. L'essentiel du message n'est pas sa facture phraséologique, mais son propos sémantique. C'est pourquoi je critique ce que j'ai brocardé sous l'étiquette ironique d'"obnubilation phraséologique".¹⁵

Je veux maintenant illustrer rapidement l'autre terme de l'alternative que formalise le théorème de dichotomie, à savoir: la *transparence*. Je prendrai encore un exemple trivial de l'anglais. Soit l'expression courante *it's your decision*: sa traduction transparente par "c'est ta (votre) décision" n'en est pas une, ce n'est pas une (bonne) traduction. Il vaut bien mieux adopter la traduction dissimilante: c'est à toi (vous) de décider.

Les deux modalités de l'analogie que j'ai conceptualisées à partir de la théorie de Hjelmslev apporte donc un remplissage (*Erfüllung*) linguistique à l'outil méthodologique qu'apporte au traducteur le théorème de dichotomie dans sa version opposant dissimilation et transparence. La dissimilation regarde du côté de l'analogie substantielle; alors que la transparence en reste à l'analogie formelle. En somme, il y a un parallélisme entre trois couples conceptuels approximativement homothétiques: transparence *vs.* dissimilation, analogie formelle *vs.* analogie substantielle, sourciers *vs.* ciblistes. Sans doute en irait-il de même pour les autres versions de ce théorème traductologique qui viennent d'être évoquées, quoique d'une façon peut-être moins immédiate (sans parler d'autres théorèmes de ma traductologie). Ce pourra être l'objet d'une prochaine étude...

5. Scolies

Dans le prolongement de l'alternative conceptuelle opposant l'analogie substantielle à l'analogie formelle que j'ai campée dans la présente étude, je voudrais conclure maintenant sur une dernière partie qui restera *programmatische* (et fera l'objet d'un ouvrage à venir). J'entends en l'occurrence formaliser schématiquement les réflexions que m'a inspirées le travail d'écriture pour mon dernier livre sur la question du littéralisme et le clivage entre *sourcier* ou *cibliste*. J'en suis venu en effet à distinguer

¹⁵ C'est l'un des points dont je traite dans ma contribution, intitulée «Phraséologie et traduction», au colloque *Europhras* qui s'est tenu à la Sorbonne du 10 au 12 septembre 2014 sous les auspices d'Olivier Soutet et de Salah Mejri, et dont les Actes devraient paraître prochainement. Le problème posé est celui de la «quodité phraséologique».

treize problématiques en aval de cet ouvrage, que je me plais à lister *cum grano salis* comme "un *feuilleté* de problématiques" (pour faire écho aux quelque cinq théorèmes culinaires que j'ai cru pouvoir formuler).

1°) Il y a bien sûr une *problématique linguistique*, dont j'ai esquissé quelques linéaments plus haut, dans ma troisième partie (intitulée Corollaires).

2°) La *problématique traductologique* doit développer en détail les modalités du théorème de dichotomie, ainsi que quelques autres théorèmes que j'ai proposés en aval de la question du littéralisme.

3°) Il est bien clair qu'il y a des incidences au plan d'une *problématique didactique*. Au demeurant, c'est au hasard d'un débat sur la pédagogie de la traduction que je me suis trouvé avoir improvisé les concepts de "sourciers" et de "ciblistes" - et ce, un 18 juin 1983 à Londres...¹⁶.

4°) Il reviendra bien évidemment une place très importante, et même décisive, à la *problématique littéraire* d'une esthétique de la traduction, qui reprendra notamment certaines analyses que j'ai déjà évoquées antérieurement¹⁷.

5°) Il n'est pas moins évident qu'il y aura matière à développer la *problématique interculturelle*, en écho au fameux "tournant culturel de la traduction". J'ai déjà consacré à cette question plusieurs études, qui devront être synthétisées¹⁸.

6°) Plus surprenant aux yeux de certains sera le traitement d'une *problématique idéologique*, dont je ne dirai rien ici, dans la mesure où cela appellerait un discours très argumenté et aussi parce que je veux dans l'immédiat m'éviter d'encourir les inconvénients inévitables que m'attirerait le fait d'enfreindre la censure du politiquement-correct...

7°) Il conviendra de revenir sur la *problématique psychologique* dont j'ai traité ici et là touchant la démarche de traduire¹⁹.

¹⁶ Cf. «Sourciers et ciblistes», in *Revue d'Esthétique*, n°12 (1986), p. 33-42: article repris dans *Sourcier ou cibliste*, *op. cit.*, p. 3-27.

¹⁷ Voir par exemple «L'Esthétique de la traduction et ses prémisses musicales», in *La traduction des livrets. Aspects théoriques, historiques et pragmatiques*, sous la dir. de Gottfried Marschall, Presses de l'Université Paris-Sorbonne: 2004 (coll. «Musiques/Écritures»), p. 29-41.

¹⁸ Cf. notamment «De la traduction à la communication interculturelle», in Anne-Cathrine GONOT/Nadine Rentel/Stephanie Schwerter (dir.), *Dialogues entre langues et cultures*, Francfort / M: Peter Lang, 2013, p. 53-64.

¹⁹ Voir notamment mes études: «Pour une psychologie de la traduction», in *Übersetzungswissenschaft im Umbruch*. Festschrift für Wolfram Wilss zum 70. Geburtstag, éd. Angelika Lauer/Heidrun Gerzymisch- Arbogast/Johann Haller/Erich

8°) Mon passé (et mon présent) de philosophe m'amène à accorder de l'importance à une *problématique philosophique* de la traduction, trop souvent sous-estimée²⁰.

9°) Sans doute ne s'étonnera-t-on pas vraiment que j'en sois venu aussi à débusquer les dessous de la traduction relevant d'une *problématique psychanalytique*.

10°) Plus fondamentalement: la surprenante véhémence des polémiques déclenchées par ma critique du littéralisme des sourciers m'a amené à hasarder le diagnostic d'un "inconscient théologique de la traduction". D'où l'horizon de toute une *problématique théologique* de la traduction²¹.

11°) Comment ne pas se confronter aux implications et aux échéances parfois inquiétantes de l'informatisation pour le traducteur ? En sorte qu'il y a matière à donner toute son importance à une *problématique technologique*.

12°) Plus récemment j'ai été conduit à réfléchir sur le fait que de publier un livre (*Sourcier ou cibliste* en l'occurrence) n'en restait pas qu'au simple niveau d'un support matériel, mais que cela interférait au sein même du contenu du sujet traité et appelait donc à esquisser une *problématique éditoriale*.

13°) Enfin, il n'est que trop manifeste que l'idéologie *positiviste* de notre modernité surdétermine le discours des sciences humaines et tout particulièrement celui de ce que j'ai appelé la "linguistique de naguère": ce qui ne reste bien évidemment pas sans conséquences pour la traductologie, voire pour la traduction elle-même. Cela appelle la réflexion sur la *problématique épistémologique* d'une "scientificité" qui reste en question...²².

Steiner, Tübingen: Gunter Narr Verlag, 1996, p. 27-35 et «La traductologie au XXI^e siècle: de la linguistique à la psychologie», in *Traduire au XXI^e siècle: tendances et perspectives*. Actes du colloque international (Thessalonique, 27-29 septembre 2002), éd. Tonia Nenopoulou, Salonique: Université Aristote, 2004, p. 336-346.

²⁰ Voir ce qui a constitué pour un temps mon «mon testament philosophique» en matière de traduction, esquissant la synthèse de ce que je me plais à appeler *cum granum salis* ma «traductosophie»: «Principes philosophiques de la traduction», in *Encyclopédie philosophique universelle*, sous la direction d'André Jacob: t. IV = *Le Discours philosophique*, sous la direction de Jean-François Mattei, Paris: P.U.F., 1998, p. 977 sqq.

²¹ Je traite de cette problématique dans *Sourcier ou cibliste*, *op. cit.*, p. 246 sqq. et p. 257-280.

²² Voilà ce qui fera l'objet d'un prochain ouvrage, dans le prolongement de mon étude: «Epistémologie de la traduction», in Reiner Arntz (ed.) 1988 *Textlinguistik und Fachsprache*, Hildesheim: Georg Olms Verlag: 35-47.

Références

- Arntz, Reiner (ed.) 1988 *Textlinguistik und Fachsprache*, Hildesheim: Georg Olms Verlag.
- Gonot, Anne-Cathrine; Rentel, Nadine & Schwerter, Stephanie (dir.), 2013 *Dialogues entre langues et cultures*, Francfort: Peter Lang (Studien zur Translation und Interkulturellen Kommunikation in der Romania, Bd.1).
- Hjelmslev, Louis 1968 *Prolégomènes à une théorie du langage*, trad. A.-M. Léonard et alii, Paris: Ed. de Minuit, (coll. Arguments, n°35). Nouvelle traduction en 1971 par U. Canger et A. Wewer.
- Ladmiral, Jean-René 1979 *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris: Payot (Petite Bibliothèque Payot, n° 366). Rééditions augmentées d'une préface (p. V-XXI), Paris, Gallimard, 1994, 2000 et 2010 (coll. "Tel", n° 246).
- Ladmiral, Jean-René 1998 "Le prisme interculturel de la traduction", in *Traduire la culture = Palimpsestes*, n°11: 15-30.
- Ladmiral, Jean-René 1998 "Principes philosophique de la traduction", in: Mattei, J-F. (dir.) *Encyclopédie philosophique universelle, d'André Jacob*: t. IV = *Le Discours Philosophique*, Paris: P.U.F.: 977-994.
- Ladmiral, Jean-René 2004 "Dichotomies traductologiques", in *La Linguistique*, vol. 40, fasc. 1: 25-49.
- Ladmiral, Jean-René 2004 "L'Esthétique de la traduction et ses prémisses musicales", in *La traduction des livrets. Aspects théoriques, historiques et pragmatiques*, sous la dir. de Gottfried Marschall, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, (coll. "Musiques/Écritures"): 29-41.
- Ladmiral, Jean-René 2015 *Sourcier ou cibliste. Les profondeurs de la traduction*, Paris: Les Belles Lettres, 2è édition (coll. "Traductologiques").
- Ladmiral, Jean-René & Lipiansky, Edmond Marc 1989 [2015] *La Communication interculturelle*, Paris: Les Belles Lettres, (coll. "Traductologiques"). Premières parutions chez Armand Colin en 1989, 1991 et 1995.
- Lauer, Angelika; Gerzymisch-Arbogast, Heidrun; Haller, Johann; Steiner, Erich (eds) 1996 *Übersetzungswissenschaft im Umbruch*. Festschrift für Wolfram Wilss zum 70. Geburtstag, Tübingen: Gunter Narr Verlag.
- Lee-Jahnke, Hannelore (dir.) 2005 *Processus et cheminement en traduction et interprétation* Num. sp. de *Meta. Journal des traducteurs*, vol. 50/n° 2, avril.
- Monneret, Philippe 2003-2009 *Cahiers de linguistique analogique*, n° 1 à n° 6, Université de Dijon (ABELL).
- Mounin, Georges 1955 [1994] *Les Belles infidèles*: Lille: Presses Universitaires de, 1994 (coll. "Etude de la traduction"). (Première édition: Paris: Cahiers du Sud).

- Nenopoulou, Tonia (éd.), 2004 *Traduire au XXIe siècle: tendances et perspectives*. Actes du colloque international (Thessalonique: 27-29 septembre 2002), Salonique: Université Aristote.
- Toury Gideon, 1980 *In Search of a Theory of Translation*, Tel-Aviv: The Porter Institute for Politics and Semiotics.

LADMIRAL, Jean René
Professeur des Universités
Université Paris-Ouest-Nanterre-La-Défense